

7^e EDITION DU SALON NATIONAL DU LIVRE

Nous sommes tributaires de notre histoire !

Paradoxe. Comment envisager une quelconque ouverture de l'esprit culturel en Algérie lorsque l'accès au Salon national du livre se fait par un passage obligé et halte au stand dédié au président Bouteflika ? Quelle image offre cette manifestation dont les éditeurs ont choisi de boycotter le Salon international du livre de Paris parce que Israël en est l'invité principal ? Difficile de croire que la thématique choisie pour ce salon « Écriture et crise : esthétique ou engagement ? » reflète la réalité. Impossible de croire aussi que Mohamed Tahar Guerfi, président du Syndicat national des éditeurs et organisateur du salon, n'était pas au courant de cette initiative. Au-delà, il aurait pu estamper ce miroir qui nous renvoie vers l'amère vérité d'un pays soumis au diktat. Rattraper le coup et placer ce stand de la vénération parmi les autres, au

mieux au dernier niveau de la Bibliothèque nationale du Hamma aurait été possible.

Le Salon national du livre à son 7^e rendez-vous n'a finalement rien changé au cours de notre histoire. Nous sommes tributaires de cette identité qui à chacune de ces manifestations se retrouve dans la tourmente de la soumission politique. Parvenir à dissocier son appétit politique de celui de la lecture est apparemment impossible.

Sinon comment justifier une adoration en grand format du président de la République ! Aller plus loin, avancer dans les allées du Salon du livre ne servirait presque à rien du tout puisqu'au final, la sortie se fera encore par le stand du président Bouteflika. Un stand où deux livres pour une seule écriture flashe le visiteur.

Une écriture qui s'apparente à celle d'un vizir pour son roi. Il est donc plus facile d'afficher une posi-

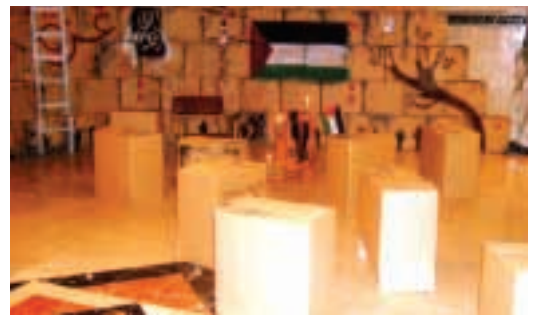
tion ferme lorsque ça concerne un autre pays.

Au premier niveau, le débat fait rage

Et là, il ne s'agit pas de cautionner ou pas le Salon international du livre de Paris, mais d'une rencontre entre journalistes spécialisés en culturelle et éditeurs. D'ailleurs, la question n'a même pas été envisagée lors de ce rendez-vous précieusement. Cependant, deux camps se sont affrontés dimanche dernier au premier étage de la bibliothèque du Hamma.

Des antagonistes qui se rejoignent malgré tout dans un seul objectif : la culture de la lecture. Pour Fodil Boumalal, l'animateur de cette manifestation, il est d'abord question d'envisager une solution au manque de communication promotionnelle entre les éditeurs et les journalistes. Beaucoup de choses ont été dites. Beaucoup de problèmes ont été posés. Chacun y est allé de sa version.

Des convictions et de sa parfaite maîtrise de la chaîne de l'édition freinée par le manque de promotionnel. Le lecteur était cet après-midi-là au centre de toutes les préoccupations. Editeurs et journalistes ont livré franco leurs contraintes et notamment leurs craintes. Ils ont partagé leur désir commun de voir le champs culturel s'épanouir. Certains des présents ont rappelé le confinement intellectuel à celui de l'engagement économique. Le livre a un prix. La promotion aussi. L'un ne pouvant se



passer de l'autre, des efforts ont été fournis et des promesses de concessions ont été faites.

De la bande de Gaza à la bibliothèque du Hamma

Ce sont des échos d'une sale guerre qui frissonnent dans un coin de la bibliothèque du Hamma. Des images de Gaza, des victimes mordues par des chiens, massacrées dans un coin de Jérusalem.

Des enfants périssent sous nos yeux écarquillés. Mais le choc a déjà lieu. Il y a plus d'un demi-siècle que ça dure. Nous avons déjà vu ces séquences et nous les avons déjà condamnées. La Palestine, un peuple frère est opprimé au quotidien.

Et l'Algérie ne peut pas envisager de marcher sur la mémoire piétinée dans le déroulement du 28^e Salon international de Paris. Même si son comité d'organisation réfute la célébration de la 60^e année de la

création d'Israël. Il s'est justifié simplement par l'élection d'Israël en invité d'honneur après six années d'attente. Pour les éditeurs algériens, les Français ont manqué de tact. Ils ont choisi de célébrer la littérature israélienne au détriment du malheureux palestinien. Ils ont préféré l'opresseur. Sa littérature, sa culture et son pouvoir.

La France par ses auteurs a choisi librement Israël. L'Algérie par ses éditeurs et ses auteurs continue à soutenir la Palestine. L'histoire retiendra le discours inaugural d'Ariel Sharon. Un discours empreint de mépris à l'adresse des pays arabes. Comme elle retiendra les propos méprisants de Yasmina Khadra, directeur du Centre culturel algérien à Paris. Un vis-à-vis, trompe-l'œil, l'auteur de *L'Attentat* se fourvoie dans son rôle. Il en oublierait même son passé d'écrivain à controverse.

Sam H.



Photos : Sam H.

TAYEB ARAB EXPOSE À ALGER APRÈS TRENTE ANS D'ABSENCE

L'homme au destin d'encre...

« Je garde un regard d'enfant ! » Emu, un tantinet timide, le cœur gonflé de bonheur, Tayeb Arab, qui revient dans son pays natal après trente ans d'absence, s'est exprimé avec beaucoup de sincérité, samedi dernier, devant des amis et des journalistes au cours d'une rencontre conviviale au restaurant Zhoris à El Biar. L'artiste peintre, qui est connu dans le milieu des médias pour ses caricatures et ses dessins de presse pertinents, a expliqué qu'il voulait exposer ses 300 œuvres dans son pays natal, car il se sent prêt pour le faire à ce moment précis. « Je sentais, a-t-il dit, qu'il était temps pour moi de revenir pour exposer mes toiles. » Tayeb Arab est l'archétype de l'artiste qui se cherche, se recherche, n'accordant nul crédit à la médiocrité car le but reste inexorablement la création. « Si on n'a pas de bagage intellectuel, de culture, de vécu, on ne peut pas créer », a-t-il affirmé sur un ton péremptoire.

S'agissant de son parcours hors du commun car, faut-il le rappeler, Tayeb Arab est passé du dessin de presse à la caricature pour enfin donner la pleine mesure à son talent et son art dans la peinture, il explique vendredi dernier que « tout artiste peintre doit exceller dans le dessin. C'est le cas de Picasso, s'il ne maîtrisait pas son métier, il n'aurait convaincu personne avec ses personnages tordus ».

Tayeb Arab a choisi de vivre dans le Sud de la France « pour son climat chaud qui ressemble à celui du pays ». Il s'y est installé en faisant construire un atelier où il travaille sans relâche vivant comme un esthète d'ailleurs, c'est ainsi qu'il se



Photo : DR

définit. Isolé du reste du monde avec lequel il a un contact uniquement quand il sort faire ses 40 km à vélo pour rester en forme.

Son attaché, sa muse s'appelle Arlette Casas. Elle est la présidente des amis d'Arab et c'est grâce à elle si aujourd'hui son travail est rendu public. Réalisatrice, elle prépare un film sur l'artiste, intitulé *Destin d'encre* c'est aussi le thème générique sous lequel seront exposées ses œuvres à partir du 19 mars au 17 avril au palais de la culture Moufidi-Zakaria à Alger sous le patronage du ministère de la

Culture. Cette exposition est la première d'une série qui se déroulera à Oran et à Paris. Ceux qui ont connu l'artiste, ses amis et ses collègues disent de lui que c'est un homme engagé, humaniste, un bossueur peu loquace qui aime passionnément son travail.

Son parcours est unique. Arlette dit de lui que « la génération des cinquante ans se souvient encore de ces caricatures qui ont "habité" la République d'Oran à la fin des années 1960 et jusqu'au milieu des années 1970. Ces traits élégants, cruels, parfois tendres disaient l'indi-

cible de l'horreur des guerres, l'insupportable légèreté des hommes politiques, l'injustice et se moquaient avec tendresse mais aussi colère des travers des Algériens. Ils accompagnaient aussi les grands chantiers de l'Algérie indépendante (révolutions agraire, industrielle et culturelle). Au milieu d'un discours officiel peu contesté, seule *La République* dirigée par Bachir Rezzoug osait s'attaquer à tous les problèmes et les dessins d'Arab faisaient passer avec humour des messages que tous pouvaient déchiffrer ». Cet artiste « multidisciplinaire » est né à Oran dans une famille modeste, d'un père ouvrier dans une cimenterie et d'une mère au foyer de santé fragile.

Depuis l'enfance, il dessinait mais rien dans son environnement social ou familial ne le prédisposait à faire une carrière d'artiste. Lorsqu'il quitte le collège avec un CAP d'électicien, il préfère travailler comme peintre en lettres pour la publicité murale. Mais il est si mal payé qu'il devient contrebandier, seule façon de sortir sa famille du besoin. Son père au chômage, suite à la fermeture de la cimenterie, n'arrive plus à faire face aux dettes qui s'accumulent, et à 15 ans, Arab doit subvenir aux besoins de sa famille. Il traverse la frontière, se rend au Maroc, dort dans des cimetières, soudoie des douaniers, des chauffeurs de bus et ramène des disques indous, des cuivres, des tissus de velours brodés qu'il revend dans son quartier ».

Elle ajoute : « Passionné depuis l'enfance par le dessin, il en envoya quelques-uns à la rubrique jeunes talents de *La République* qui lui

consacre un article élogieux et lui propose un emploi de « telexman » mais il va devenir en très peu de temps le maître incontesté de la caricature algérienne et publiera en moins de dix ans plus de 7 000 dessins et caricatures. Arab, dessinateur autodidacte de 18 ans, est parvenu par des artistes comme l'écrivain Kateb Yacine et le peintre Mohamed Issiakem qui collaboraient alors à *La République*. Il est alors incontestablement le père de la caricature algérienne, et certains commentateurs le surnommèrent le « Daumier » algérien. Il intègre rapidement l'intelligentsia militante de gauche algérienne, et soutient toutes les luttes aussi bien nationales qu'internationales.

Il fréquente assidûment la cinémathèque, le théâtre professionnel et amateur, crée des affiches pour Alloula, milite pour défendre les arts plastiques, organise des expositions collectives avec Hankour et Zerouki et aide de jeunes artistes. En 1981, il s'installe à Paris et collabore au bimensuel *Afrique Asie* dont la politique éditoriale lui rappelle *La République*, mais la vie parisienne ne lui convient pas, il n'arrive pas à peindre et il quitte en 1983 Paris pour Orléans où il peut enfin reprendre la peinture tout en envoyant ses dessins au journal, mais la nostalgie du soleil et de la Méditerranée lui font choisir en 1986 de s'installer dans le sud de la France où il réside encore aujourd'hui à la campagne, près de Montpellier, au milieu des chênes verts et des oliviers. »

Fatma Hououri